

L'ARCHITECTURE COMME SUPPORT DE LA MÉMOIRE SOCIALE

Le cas d'une institution résidentielle à finalité communautaire

Yves Winkin¹

Introduction

La notion de “mémoire sociale” comme “communication d’une société vis-à-vis d’elle-même à différentes époques de sa vie, par la production ou le maintien d’une tradition”² est séduisante par le fait qu’elle ouvre la recherche en communication à des domaines jusqu’à présent réservés aux historiens sociaux et aux anthropologues. Mais c’est aussi une notion qui peut se révéler être une redoutable source de métaphores, de jeux sur les mots, d’idées filandreuses. Pour contourner cet écueil, je m’attacherai à démontrer un seul exemple,

¹ Professeur à l’Université de Liège et à l’École Normale Supérieure Lettres et Sciences Humaines (Lyon).

² Note d’introduction (non signée) à la “Rencontre des chercheurs en communication sociale 1982” (Université catholique de Louvain, Département de communication sociale).

sans chercher même à généraliser¹. Mon attitude se veut très empirique : quand un champ de recherches s'élabore, il doit plus rechercher les occasions de *serendipity* créatrices que les enfermements dans un programme théorique.

Mon étude de cas tente de fournir un élément de réponse à la question des *supports* de la mémoire sociale :

A côté des supports les plus spectaculaires de la mémoire sociale comme l'audio-visuel ou l'informatique, que penser des *autres supports* tels que les monuments, les jeux, les comptines, les dictons, l'orthographe, les lois, le savoir-vivre, etc. ?².

Je me propose de montrer comment l'architecture peut être conçue comme un support de la mémoire sociale. Le bâtiment retenu pour ma "démonstration" est celui de la Maison Internationale de Philadelphie, inauguré en 1970.

Au cours des années 1920-30, un ancien responsable de la *Young Men's Christian Association* de New York, appelé Harry Edmonds, parvient à faire financer par John D. Rockefeller la construction de "Maisons Internationales" aux abords des campus des universités de Columbia (New York), de Californie à Berkeley et de Chicago. A la même période, et dans le cadre progressiviste chrétien (*Social Gospel*), la *Christian Association* de l'Université de Pennsylvanie (Philadelphie) organise une *International Students' House*, mais à une échelle beaucoup plus réduite (quinze pensionnaires au lieu de quatre cents).

Les principes de ces quatre Maisons sont identiques. Il s'agit d'héberger sous un même toit des étudiants étrangers de diverses nationalités et des étudiants américains. Ce partage de tous les instants

¹ Les pages qu'on va lire sont vieilles d'une vingtaine d'années... L'introduction a été écrite pour la rencontre du 26 février 1982 des chercheurs en communication sociale des universités de Louvain, Bruxelles et Liège, qui avaient pris l'habitude de se réunir annuellement autour d'un thème. Celui de 1982 était "La mémoire sociale". Le développement est un extrait, non publié, de ma thèse de doctorat en "Information et Arts de Diffusion", défendue à l'Université de Liège le 5 février 1982. Le seul "rajeunissement" opéré a été la transformation du modeste "nous" doctoral en "je" pleinement assumé. Je remercie vivement Axel Gryspeerdt pour m'avoir encouragé à publier ce texte de jeunesse et Jean Buchet pour son méticuleux travail éditorial sur les références bibliographiques et la mise en page.

² *Ibid.*

de la vie quotidienne doit amener ces jeunes issus de cultures parfois fort diverses à se comprendre et à s'apprécier mutuellement. Rentrés dans leur pays, ces étudiants, révélés à eux-mêmes et aux autres, doivent progressivement construire un immense réseau d'amitiés internationales. Or ces hommes et ces femmes sont les "futurs leaders de leur pays", comme dit l'expression souvent retrouvée dans les brochures explicatives. C'est donc à la paix mondiale que doivent conduire les Maisons Internationales. On retrouve là le principe qui a conduit à la même époque à l'installation des échanges culturels internationaux.

Les quatre Maisons initiales se sont perpétuées jusqu'aujourd'hui. Les résidents sont logés de façon telle que toutes les nations sont mélangées. Ils sont invités à mener une vie interculturelle active : partage des repas à la cafétéria, participation aux soirées, contribution aux clubs, etc. Depuis une dizaine d'années, la Maison de Philadelphie accueille comme les trois autres environ quatre cents étudiants de troisième cycle (*graduate students*), en provenance d'une cinquantaine de pays différents. Après avoir occupé pendant plus d'un demi-siècle une vieille maison patricienne proche du campus de l'Université de Pennsylvanie, la Maison Internationale de Philadelphie (qui s'appelle comme telle depuis 1943) s'installe en 1959 dans un hôtel désaffecté du centre ville, qui permet de loger une centaine d'étudiants. En 1964, cependant, la ville de Philadelphie annonce son intention d'élargir la rue où se trouve l'hôtel et de raser celui-ci. Les responsables de la Maison décident alors de faire construire leur propre bâtiment. C'est l'histoire de la conception de cet immeuble résidentiel à finalité communautaire que je vais examiner ici.

La Maison Internationale entre la communauté utopique et l'institution totalitaire

1. De Robert Geddes à Humphrey Osmond

En janvier 1965, l'architecte Robert Geddes et ses associés rendaient au conseil d'administration un rapport sur la "faisabilité" d'une nouvelle maison. Cette étude s'ouvre sur la phrase :

Il existe une forte interaction entre l'environnement physique (le site, l'entrée, la maison, le hall, la chambre) et les types de comportement humain qui peuvent se développer au sein de cet environnement¹.

Quatre ans plus tôt, Robert Geddes, qui était alors professeur d'architecture à l'Université de Pennsylvanie, avait proposé un "plan de développement" pour l'université, qui entrait dans une phase d'expansion très importante. On peut lire à la première page la phrase suivante :

Il existe une forte relation entre l'environnement physique et la vie intellectuelle et sociale de l'université (...). Selon toute vraisemblance, la fréquence des contacts personnels, involontaires, est un des facteurs les plus importants dans la formation des groupes et des amitiés informelles².

En avril 1965, un article paraissait dans la revue *Progressive Architecture*, où, sous le titre "The Psychological Dimension of Architecture Space", un auteur anonyme présentait la direction nouvelle que donnaient à la pensée architecturale les travaux de Robert Geddes, qui venait d'être promu doyen de l'école d'architecture de l'Université de Princeton³. L'auteur montrait que Geddes était un des premiers à introduire les sciences du comportement dans l'élaboration de plans architecturaux. Sa collaboration avec le psychiatre Humphrey Osmond était mise en avant. Les termes inventés par Osmond pour décrire la relation entre l'homme et son environnement construit étaient donnés comme la base de la réflexion de Geddes, qui les avait appliqués à ses plans pour un hôpital psychiatrique et pour une résidence universitaire à l'Université du Delaware⁴. Sans jamais

¹ R. GEDDES *et al.*, *Development Program for International House of Philadelphia*, 1965, p. 1.

² Groups for Planning and Research, Inc., *Development Program for Undergraduate Men's Housing, University of Pennsylvania*, prepared for the University Planning Office, University of Pennsylvania, April 15, 1961, p. 12.

³ Il est difficile de dire si Geddes parle de lui-même à la troisième personne ou si l'auteur anonyme s'identifie à la pensée de Geddes. Très souvent, les paragraphes commencent par : "comme le dit Geddes" et se terminent par une affirmation de Geddes non encadrée par des guillemets.

⁴ Osmond ("Function as the Basis of Psychiatric Ward Design", *Mental Hospitals (Architectural Supplement)*, VIII, April 1957, pp. 23-29) a inventé les mots "anthropozénique" (étranger à l'homme), "anthropophilique" (attractif pour l'homme), "sociopétal" (qui attire les individus et engendre des relations sociales), "sociofuge" (qui dispose et isole les individus). Les deux derniers adjectifs, repris

mentionner le document écrit par l'Université de Pennsylvanie, l'auteur de l'article expliquait comment Geddes et ses collègues étaient arrivés à la conclusion suivante pour l'Université du Delaware :

Selon toute vraisemblance, la fréquence des contacts personnels, involontaires, est un des facteurs les plus importants dans la formation des groupes et des amitiés informelles.

C'est exactement la phrase, au mot près, employée pour l'Université de Pennsylvanie et pour la Maison Internationale. Le fait que Geddes répète son point de vue dans chacun de ses projets, quelles que soient leurs particularités, ne serait guère important si ses idées n'étaient pas reprises comme autant d'arguments scientifiques dans divers ouvrages sur l'architecture résidentielle universitaire. Les croquis de ses projets pour l'Université de Pennsylvanie (quatre chambres groupées autour d'un salon et d'une salle de bain –comme à la Maison Internationale) sont présentés comme des modèles à suivre dans *Bricks and Mortarboards. A Report of College Planning and Building*¹. Dans *Student Housing : Architectural and Social Aspects*, William Mullins et Phyllis Allen écrivent :

L'architecture peut encourager ou décourager la formation de groupes sociaux. Robert Geddes et Humphrey Osmond ont découvert qu'il y a des limites de taille pour chaque groupe (...) au-delà desquelles les amitiés ne se forment plus².

Cette phrase (où il faut souligner l'utilisation du verbe "ont découvert") est suivie, sans guillemets, de l'inévitable "selon toute vraisemblance, la fréquence des contacts personnels, etc.". Geddes, architecte universitaire, et de plus, interdisciplinaire, apparaît donc comme une référence importante dans la culture architecturale contemporaine.

par E.T. Hall en "proxémique" (e.g. "Proxémique", in Y. WINKIN (éd.), *La nouvelle communication*, Paris, Éd. du Seuil, 1981, p. 216) et par R. Sommer en psychosociologie de l'espace (e.g. *Personal Space : The Behavioral Basis of Design*, Englewood Cliffs, NJ, Prentice-Hall, 1969, p. 121) sont aujourd'hui intégrés au vocabulaire des sciences sociales américaines.

¹ N. d. (circa 1965), pp. 108-109.

² W. MULLINS, Ph. ALLEN, *Student Housing : Architectural and Social Aspects*, New York, Praeger, 1971, p. 27.

Or, que fait Geddes ? Mon idée est qu'il reprend une idée très ancienne et qu'il l'habille de neuf. Au XIX^e siècle, les cités ouvrières sont construites sur la foi d'un rapport entre milieu et moralité, ainsi que l'ont montré de nombreux auteurs¹. Au XX^e siècle, pourrait-on proposer, la sociabilité "scientifique" remplace la moralité mais le rapport reste inchangé. On peut parler de sociabilité "scientifique" car les architectes contemporains énoncent ce rapport en s'appuyant sur des travaux de psychologie sociale (dont Festinger, Schachter et Back² ainsi qu'Osmond³). Mais leur "système de croyances", comme dit Alan Lipman⁴, est certainement antérieur aux "découvertes scientifiques", qui n'ont eu qu'un rôle de renforcement. Il découle plutôt, avancerais-je, des "configurations discursives inconscientes"⁵ nées au XIX^e siècle.

Divers sociologues ont dénoncé ce "déterminisme architectural", pour reprendre l'expression de l'un d'eux, Maurice Broady⁶, en remettant en question les études scientifiques utilisées par les architectes ou en s'appuyant sur leur propre expérience de consultant en architecture. Assez remarquablement, c'est Geddes et sa phrase : "Selon toute vraisemblance, la fréquence des contacts personnels (...)" que Lipman utilise comme exemple de profession de foi déterministe.

L'importance accordée ici aux travaux de Geddes peut paraître exagérée. Mais, outre le fait que Geddes est une autorité reconnue aujourd'hui en matière d'architecture sociale aux États-Unis, il a pour nous le statut de l'architecte Villard de Honnecourt dans l'analyse que fait Panofsky⁷ de la connexion entre l'architecture gothique et la

¹ E. g. M. SMETS, *L'avènement de la cité-jardin en Belgique. Histoire de l'habitat social en Belgique de 1830 à 1930*, Bruxelles, Mardaga, 1977, p. 19.

² L. FESTINGER, St. SCHACHTER, K. BACK, *Social Pressures in Informal Groups*, Stanford, Stanford University Press, 1950.

³ H. OSMOND, *op. cit.*

⁴ A. LIPMAN, "The Architectural Belief System and Social Behavior", *British Journal of Sociology*, vol. 20, June 1969, pp. 190-204 (repr. in J. LANG, Ch. BURNETTE, W. MOLESKI, D. VACHON (eds), *Designing for Human Behavior : Architecture and the Behavioral Sciences*, Stroudsburg, Dowden, Hutchinson, Ross, 1974, pp. 23-30).

⁵ Fr. CHOAY, *L'urbanisme, utopies et réalités. Une anthologie*, Paris, Éd. du Seuil, 1965.

⁶ M. BROADY, "Social Theory in Architectural Design", *Arena*, 81, January 1966, pp. 149-154 (repr. in R. GUTMAN (ed), *People and Buildings*, New York, Basic Books, 1972, pp. 170-185).

⁷ Er. PANOFSKY, *Architecture gothique et pensée scolastique*, Paris, Éd. de Minuit, 1967.

pensée scolastique : il est celui par lequel il est possible de montrer qu'il y a plus qu'un simple parallélisme entre deux phénomènes, qu'une même "force formatrice d'habitudes" est à l'œuvre¹. Cet *habitus* architectural serait à l'œuvre depuis la seconde moitié du XIX^e siècle dans la manière dont les architectes occidentaux conçoivent les ensembles résidentiels. La Maison Internationale de Philadelphie, conçue (indirectement) par Geddes, s'insérerait ainsi dans une classe de résidences communautaires à la fois utopiques et totalitaires. Tâchons de démontrer cette hypothèse –du moins dans ses grandes lignes.

2. De Humphrey Osmond à Thomas Kirkbride

Lorsque l'on retourne à l'article d'Osmond utilisé par Geddes, trois éléments ne manquent pas de surprendre. Tout d'abord, il ne s'agit que d'un bref article de synthèse, où l'auteur résume, en dix "règles", à l'intention des architectes et administrateurs d'hôpitaux psychiatriques, ce qu'il estime être les meilleurs moyens de répondre aux besoins spécifiques des malades mentaux (e. g. "Les patients ne doivent pas être en surnombre"). Ensuite, les fameux termes repris par Geddes, espace *sociofuge* et espace *sociopète*, ne sont guère conceptualisés : ils semblent se passer d'explication par leur évidence même. Enfin, à l'exception de Alfred Stanton et Morris Schwartz², les seules références sont Hans Hediger³ et Thomas Kirkbride⁴. Hediger, qui fait une étude des animaux en captivité, permet à Osmond d'avancer qu'il faut laisser de l'espace aux malades mentaux parce que les animaux sauvages meurent dans leur cage s'ils ne peuvent contrôler leur espace. Kirkbride est encore plus curieux : c'est le traité d'un psychiatre sur "la construction, l'organisation et les arrangements d'hôpitaux pour les malades mentaux". Que Hediger soit utilisé par Osmond n'est pas surprenant : nombre d'études sur l'espace social chez l'homme sont ainsi régies par diverses prémisses évolution-

¹ Cf. M. DE COSTER, *L'analogie en sciences humaines*, Paris, P.U.F., 1978.

² A. STANTON, M. SCHWARTZ, *The Mental Hospital*, New York, Basic Books, 1954.

³ H. HEDIGER, *Studies of the Psychology and Behavior of Captive Animals in Zoos and Circuses*, London, Butterworth, 1955.

⁴ Th. KIRKBRIDE, *On the Construction, Organization, and General Arrangements of the Hospitals for the Insane, with some Remarks on Insanity and its Treatment*, 1847.

nistes¹. Mais la référence au traité de Kirkbride est intrigante. En fait, c'est un chaînon essentiel dans la démonstration de mon hypothèse.

Dans l'article de *Progressive Architecture* consacré à Geddes et secondairement à Osmond, la référence à Kirkbride est plus explicite : pour Osmond, l'hôpital que Kirkbride établit en 1854 à Philadelphie est un modèle dont peut encore s'inspirer aujourd'hui : "la proportion entre personnel et patients était admirable, et l'hôpital, plein d'activités encourageantes". C'est donc dans Kirkbride que Osmond puise son inspiration. Les recommandations sur la nécessité de petites chambres "sociopétales" sont celles que faisait un siècle plus tôt le psychiatre de Philadelphie. Prenons un raccourci : les salons des suites de la Maison Internationale actuelle sont ceux du *Pennsylvania Hospital for the Insane*, construit par l'architecte Sloane vers 1840 d'après les conseils de Kirkbride.

Thomas Kirkbride est en effet, comme l'explique David Rothman dans *The Discovery of the Asylum*², le premier directeur du *Pennsylvania Hospital for the Insane*, érigé selon les principes partagés par tous ses collègues, qui constituent la génération de "l'âge d'or de l'aliénisme" américain³. Par son livre, Kirkbride en est en quelque sorte le porte-parole et son asile est considéré comme un modèle du genre.

Il fait partie, dès sa création en 1844, de l'*Association of Medical Superintendents of American Institutions for the Insane*, dont les travaux sont essentiellement tournés vers des questions administratives et architecturales. Pour Kirkbride et ses collègues, il est possible de guérir la folie en veillant au moindre détail de la construction et de l'organisation des asiles. Dans son livre de 1847 (réédité en 1880), Kirkbride fournit les dimensions idéales des cellules (individuelles) et des salles de réunion, le meilleur emplacement des toilettes et des porte-plats, etc. En d'autres termes, il fait preuve d'un "déterminisme architectural" absolu. Si l'environnement est "sain", les patients le

¹ Cf. E.T. HALL, *op. cit.*, pp. 197-198, qui fait un abondant usage des travaux du zoologiste suisse.

² D. ROTHMAN, *The Discovery of the Asylum. Social Order and Disorder in the New Republic*, Boston, Little Brown, 1971, pp. 134-147.

³ L'expression "l'âge d'or de l'aliénisme" est bien sûr empruntée à Robert Castel (*L'ordre psychiatrique. L'âge d'or de l'aliénisme*, Paris Éd. de Minuit, 1977). Elle a pour moi une fonction de signet : je sais qu'il y a une immense et très riche production française sur l'histoire de la folie et la naissance de la prison (pour faire d'autres allusions faciles). Mais je préfère m'en tenir ici à quelques travaux américains très factuels, mon hypothèse générale étant déjà très spéculative.

redeviendront : c'est le principe de base de cette thérapie institutionnelle¹. L'origine de la folie est en effet placée dans la société américaine devenue si "traître", d'après Kirkbride et ses collègues, que l'insanité ne peut que frapper ses citoyens. Il faut donc soustraire totalement le malade à cet environnement vicié et le placer dans un monde nouveau, calme, ordonné, régulier, qui lui rendra sa stabilité. Ce "traitement moral", comme il est appelé, ne fait donc nullement appel à la violence. En fait, ses fondateurs espèrent que les principes d'organisation qu'ils mettent en place serviront d'exemple à la société tout entière et initiera un vaste mouvement de réforme à travers le pays. Comme le fait remarquer Rothman :

Ce vaste programme avait une similarité évidente avec les buts du pénitencier, et ces deux opérations ressemblaient dans leur esprit et dans leur physionomie aux mouvements communautaires de l'époque, tels que *Brook Farm* et *New Harmony*. Il y avait une atmosphère utopique dans ces institutions de correction. Les directeurs d'asiles et les concepteurs de pénitenciers étaient presque aussi désireux que les Owenites de proposer et de valider des principes généraux d'organisation sociale à partir de leurs expériences particulières².

Il faut développer cette comparaison entre asiles, prisons et communautés utopiques des années 1840 aux États-Unis, car le rapprochement entre ces trois formes de résidences va me permettre de revenir progressivement à la Maison Internationale et à l'*habitus* architectural qui l'a fondée.

3. De Thomas Kirkbride à Jeremy Bentham

Les pénitenciers établis aux États-Unis dans la première moitié du XIX^e siècle sont fondés sur la même théorie du "traitement moral" que les asiles. Les criminologues de l'époque partent de l'idée que le crime trouve ses origines dans l'environnement du "déviant" et non dans la nature de celui-ci. Il faut donc soustraire le criminel à l'influence pernicieuse de son milieu et le placer dans une organisa-

¹ Cf. R. CAPLAN (with G. CAPLAN), *Psychiatry and the Community in Nineteenth-Century America. The Recurring Concern with the Environment in the Prevention and Treatment of Mental Illness*, New York, Basic Books, 1969.

² D. ROTHMAN, *op. cit.*, p. 133.

tion stable, ordonnée, efficace, qui le réformera à coup sûr. Il faut aussi qu'il ne subisse pas en prison la contamination des autres détenus : il sera donc totalement isolé, de jour comme de nuit (système "pennsylvanien", d'après le modèle établi à Pittsburgh en 1826 et à Philadelphie en 1829) ou seulement de nuit (mais avec interdiction de parler aux repas et durant le travail : c'est le système "auburnien", d'après la prison de l'État de New York à Auburn).

Comme l'explique Rothman, les réformateurs de l'époque concentrent tous leurs efforts sur les "divisions du temps et de l'espace au sein de l'institution"¹. Puisque c'est de l'institution elle-même que viendra la rédemption, aucun détail d'organisation n'est négligeable. C'est ainsi que pour la *Boston Prison Discipline Society*, la plus influente société philanthropique de réforme des prisons, l'architecture est une des sciences *morales* les plus importantes. On peut lire dans son *Fourth Annual Report* (1829) cette profession de foi dans les vertus de l'architecture :

Il y a des principes dans l'architecture dont l'observation peut produire plus facilement parmi les plus abandonnés de notre race de grands changements moraux (...). Il existe une chose telle que l'architecture adaptée à la moralité ; toutes autres choses étant égales, la possibilité d'une amélioration des mœurs dépend, à quelque degré, de la construction des bâtiments².

L'*Eastern State Penitentiary* construit par John Haviland à Philadelphie en 1829 est l'illustration parfaite de ce déterminisme architectural. Chaque détenu possède sa cellule, où il mange, dort et travaille. Il peut circuler dans un petit jardin privé. Il ne parle qu'à quelques visiteurs sélectionnés et ne peut lire que la Bible. Jamais il ne pourra voir et encore moins parler à un autre détenu. Comme disent Tocqueville et Beaumont, envoyés en 1831 par le gouvernement français pour étudier les nouvelles prisons américaines : "il est incontestable que cet isolement parfait met le prisonnier à l'abri de toute contamination fatale"³.

Le plan de la prison de Philadelphie est une adaptation du célèbre panoptique de Jeremy Bentham. On sait que le moraliste anglais avait conçu en 1786 un système architectural permettant la

¹ *Ibid.*, p. 83.

² Cité par ROTHMAN, *ibid.*, pp. 83-84.

³ Cité par ROTHMAN, *ibid.*, p. 97.

surveillance simultanée des détenus au moyen d'une tour placée au centre d'un bâtiment circulaire. Cette disposition, que Bentham appela le *panopticon*, ne devait pas seulement servir dans les prisons ; selon son créateur, il était applicable à "tout type d'établissement, dans lequel des individus de tous genres doivent être gardés sous inspection". Dans le titre de son ouvrage, auquel cette phrase est empruntée, il mentionne entre autres les asiles, les usines, les hôpitaux et les écoles¹. Pour Bentham, le panoptique est l'"œuf de Colomb" d'une réforme en profondeur de la société tout entière. Son texte se termine sur cette phrase :

Qu'en diriez-vous si, par l'adoption graduelle et l'application diversifiée de cet unique principe, vous voyiez un nouvel état de choses se répandre dans la société civilisée –les mœurs amendées, la santé préservée, l'industrie revivifiée, l'instruction répandue, les charges publiques allégées, l'économie assise en quelque sorte sur un roc, le nœud gordien des lois d'assistance publique non pas tranché mais dénoncé–, tout cela par une simple idée d'architecture².

Comme dans l'asile de Kirkbride, comme dans la prison de Haviland, l'architecture joue le rôle d'une machine à créer des comportements parfaits, et, au-delà, d'une machine à créer une nouvelle société. C'est encore le rôle que lui attribuent les utopistes de 1820-1840, avec qui Bentham a de nombreuses affinités.

4. De Jeremy Bentham à Charles Fourier

Exactement à l'époque où se construisaient les nouvelles prisons et les nouveaux asiles, des "architectes sociaux" inventaient aux États-Unis d'autres machines, conçues à l'instar de celles qui révolutionnaient alors l'industrie : des communautés destinées à révolutionner la vie en société³. L'industriel anglais Robert Owen, qui vient fonder en 1825 la communauté *New Harmony*, considère que ses cités vont "multiplier les pouvoirs physiques et mentaux de toute la société" à la

¹ J. BENTHAM, *Le panoptique*. Précédé de "L'œil du pouvoir, entretien avec Michel Foucault", Paris, Belfond, 1977 (1787).

² *Ibid.*, p. 168.

³ J'utilise ici les livres de Françoise Choay (*op. cit.*) et de Dolores Hayden (*Seven American Utopies : the Architecture of Communitarian Socialism, 1790-1975*, Cambridge, Mass., MIT Press, 1976).

manière des multiples machines “qui ont multiplié la force de production”¹. Les utopistes du XIX^e siècle font véritablement de l’ingénierie comportementale et sociale.

Comme chez les directeurs d’asile et de prison, la conception architecturale des communautés fait l’objet d’une très grande attention de la part des utopistes. La disposition des lieux doit susciter des sentiments appropriés à une vie harmonieuse. On sait que Charles Fourier a décrit avec minutie l’architecture d’un phalanstère. Les dispositions les plus connues sont les “salles de relations publiques”, les cours intérieures (avec jardins), formées par les appartements des familles, et les “rues-galeries” ou “galeries d’association”². Pour Victor Considérant, qui dessine les plans les plus connus du phalanstère idéal, la rue-galerie est “ce canal par lequel circula la vie dans le grand corps phalanstérien”³.

Le “parallélogramme” d’Owen contient aux quatre coins des “chambres de conversation”. Chez les “Perfectionnistes” de la communauté “Oneida”, qui pratiquent le “mariage complexe”, on retrouve également des “rues-galeries” et de nombreuses salles communes. On pourrait ainsi multiplier les exemples. Mais mon but est ailleurs.

Ce que je veux montrer, c’est l’étroite parenté entre l’architecture utopique et l’architecture totalitaire du XIX^e siècle⁴. Dans l’un et l’autre cas, il s’agit de construire une société nouvelle grâce à des “machines” perfectionnées : dans les prisons comme dans les communautés utopiques, il y a une même gravité scientifique, une même froide confiance dans la capacité de l’architecture à transformer les corps et les âmes. Michelle Perrot dit du panoptique qu’il est “l’esquisse géométrique d’une société rationnelle”⁵. Mais c’est aussi vrai du phalanstère. Ici et là, c’est la même propreté maniaque, le même perfectionnisme, le même respect des règlements.

¹ Cité par D. HAYDEN, *op. cit.*, p. 20.

² Il se crée une soixantaine de phalanstères aux États-Unis au cours du XIX^e siècle. Leur disposition architecturale n’est pas toujours fidèle aux plans de Fourier. En Europe, le “familistère” élaboré par J.-B. Godin en 1858 et construit en 1880 à Guise (cf. A. BRAUMAN, *Le familistère de Guise ou les équivalents de la richesse*, Bruxelles, Éd. des Archives d’Architecture Moderne, 1976) reprend de près les grandes idées “sociopétales” de Fourier : cour centrale, galerie courant le long des étages supérieurs, salles de réunion, etc.

³ Cité par A. BRAUMAN, *op. cit.*, p. 28.

⁴ L’idée n’est pas nouvelle (cf. G. LAPOUGE, *Utopie et civilisation*, Paris, Weber, 1973 ; L. GIARD, “Voyageuse raison”, *Esprit*, n° 434, avril 1974, pp. 557-566).

⁵ M. PERROT, “L’inspecteur Bentham”, postface à Bentham, 1977, pp. 169-219.

Les mêmes formes architecturales sont employées, mais leurs fonctions sont inversées : la cour intérieure et les balcons sont vus dans un cas comme des lieux de rencontre et d'échange ; dans l'autre, comme des lieux de surveillance et de contrôle. Les unités d'habitation deviennent des cellules. L'architecture de la communication et de la transparence se transforme en une architecture de la non-communication et de l'opacité.

Ce sont ces éléments qui me font dire que toute communauté utopique est, en revers, une institution totalitaire¹. Pour reprendre la phrase de L. Giard :

On s'embarque pour l'île du Bonheur, on se retrouve dans la Colonie pénitentiaire de Kafka².

Or, c'est cette architecture ambivalente que le XX^e siècle va très souvent utiliser pour répondre à la question du logement collectif. La culture architecturale contemporaine semble avoir développé un "principe d'action" (*habitus*) fondé sur l'idée utopiste de l'association et de la participation. A la manière de l'architecte médiéval qui répondait à la demande de bâtiments sacrés par l'application de principes issus de la pensée scolastique (principe de transparence, principe de clarification, principe de conciliation des contraires), l'architecte contemporain répond à la demande de résidences collectives par l'application de principes issus de la pensée utopique, soit de manière explicite (Le Corbusier), soit de manière implicite (par le détour des sciences humaines). Les cours, les balcons, les rues-galeries, les salles communes, sont les éléments essentiels de cette architecture. Nous revenons donc à Robert Geddes.

¹ Au départ de cette idée, il y a pour moi la ressemblance architecturale entre le familistère de Guise, la prison Saint-Léonard de Liège, l'Athénée Royal de Verviers et la Maison Internationale de Philadelphie... Je suis conscient de l'énormité de cette comparaison, que j'ai essayé de fonder historiquement. Mais bien des chaînons manquent encore. Bien des indices s'offrent aussi. Ainsi, le conseil communal de Verviers s'inquiétait beaucoup, en 1871, de savoir si le projet d'athénée présenté par l'architecte Vivroux offrait une "ventilation" suffisante. On retrouve la fixation sur l'hygiène de J.-B. Godin et des utopistes en général. Le projet Vivroux faillit d'ailleurs ne pas passer parce que, pour certains conseillers, il ressemblait trop "à une chapelle ou à une abbaye" (cf. J. DONNEUX (DOX), "L'Athénée Royal de Verviers a cent ans", *Le Jour*, jeudi 15 oct. et vendredi 16 oct. 1981, p. 3.

² L. GIARD, *op. cit.*, p. 564.

5. De Charles Fourier à Robert Geddes

S'agissant de loger des masses urbaines de plus en plus importantes, deux solutions extrêmes sont possibles : les rassembler dans de vastes immeubles ou construire une maison pour chaque famille. Les architectes et urbanistes confrontés à ce problème dès la seconde moitié du XIX^e siècle vont recourir à l'une et l'autre solution : grands ensembles d'une part, cités-jardins d'autre part. Au cœur de chacune de ces solutions, se trouve une utopie : utopie de la ville-machine de Fourier et utopie de la ville-campagne de Ruskin et Howard¹. Dans de très nombreux cas, les réalisations sont fort éloignées de leur modèle. Mais il semble que dans certains cas, toute l'utopie ressurgisse. Ainsi, Le Corbusier s'est directement inspiré de Fourier pour élaborer sa "Cité Radieuse" : même nombre d'habitants, mêmes rues-galeries, mêmes "salles de relations publiques" (que Le Corbusier appelle "clubs").

C'est peut-être lorsqu'il s'agit de loger des masses estudiantines que la culture architecturale contemporaine retrouve avec le plus de pureté les éléments essentiels de l'utopie communautaire.

Quand Eero Saarinen reçoit la commande d'une résidence pour jeunes filles à l'Université de Pennsylvanie en 1962, il élabore un bâtiment construit autour d'une cour intérieure. Une galerie court autour des étages supérieurs où sont distribuées les chambres individuelles.

Trois ans plus tard, Louis Kahn conçoit une résidence pour jeunes filles à Bryn Mawr College : il installe les chambres individuelles autour d'un foyer central. La même année, on l'a vu, Robert Geddes et ses collègues proposent une maison internationale fondée sur l'idée de foyers locaux. Le bâtiment finalement retenu reprend cette idée et y ajoute la cour intérieure. Et le bâtiment construit en 1970 par les architectes Bower et Fradley est encore plus proche du schéma phalanstérien : on y retrouve même la rue-galerie (d'ailleurs appelée *gallery*) et des balcons sur cinq étages. Les documents officiels que l'architecte a réalisés en faisant poser des résidents

¹ Je n'ai pas refait le parcours de cette seconde utopie, qui sort de mon propos. Je m'inspire ici de l'étude de Choay qui parle de "modèle progressiste" et de "modèle culturaliste". Mes informations sur Le Corbusier proviennent également de cette étude.

montre bien son intention de faire de ces lieux des moyens de communication, de relation et d'animation.

Ce ne sont pas des exemples isolés : l'ouvrage de Mullins et Allen (1971) en est une véritable anthologie. Ce ne sont pas des exemples propres à une micro-culture architecturale centrée autour de Philadelphie : les homes de l'université de Liège au Sart Tilman sont conçus sur le même schéma. Ce ne sont pas des exemples particuliers aux années soixante : il faut lire les travaux du "Premier Congrès international de l'habitat de l'étudiant", tenu à Paris du 28 juin au 3 juillet 1950¹. On trouve des phrases comme celle-ci :

M. Brunois est confiant dans l'avenir de la Cité, *phalanstère de la concorde humaine* ; il appartient aux jeunes d'apporter la sanction de la vie aux visions généreuses de ses créateurs².

On peut donc ainsi suggérer que la Maison Internationale est, dans son projet architectural, le produit d'un certain *habitus* architectural, qui trouve ses origines dans la pensée utopique –mais aussi totalitaire– du XIX^e siècle. Dans ses aspects communautaires, le projet résidentiel épouse parfaitement les buts du mouvement des Maisons Internationales. Dans le cadre de la Maison de Philadelphie, idéologie architecturale et idéologie pacifiste sont intimement fondées ; l'une "exprime" parfaitement l'autre.

Les trois autres grandes Maisons ont été conçues sur la base d'un déterminisme similaire. Mais, si l'on retrouve de très nombreux traits de l'architecture utopique (foyer central, salles communes, esquisse de rue-galerie à Chicago), les trois bâtiments sont néanmoins plus difficiles à interpréter que celui de Philadelphie. Il faudrait procéder à une analyse complémentaire, qui passerait notamment par l'École des Beaux-Arts de Paris, où les architectes des Maisons de New York et Berkeley (Louis Jallade et George Kelham) avaient reçu leur éducation. Cette étude permettrait aussi de mieux asseoir l'hypothèse interprétative d'une culture architecturale, que j'ai proposée ici de manière encore très schématique.

¹ J. BLANCHARD, "Le premier congrès international de l'habitat de l'étudiant", *International House Quarterly*, vol. XIV, n° 4, Autumn 1950, pp. 220-224.

² M. LEGRAYE, "Le premier congrès international de l'habitat de l'étudiant, tenu à Paris du 28 juin au 3 juillet 1950", *Bulletin de l'Association des Amis de l'Université de Liège*, vol. 33, n° 3, juillet-septembre 1950, pp. 3-21. C'est moi qui souligne.

Ainsi réinsérée dans une longue continuité historique, la Maison Internationale apparaît, par son bâtiment, doté d'une certaine *mémoire sociale*. Les traditions, les archives, les anciens administrateurs détenteurs des "souvenirs" ont disparu avec l'ouverture de la nouvelle Maison en 1970. Mais une autre mémoire, beaucoup plus longue, leur a succédé.

Dans *La nouvelle communication*, j'ai tenté d'opposer la notion de communication *informative*, qui se réfère à l'acte individuel de transmission d'une information nouvelle, à la notion de communication *intégrative*, qui se réfère au processus par lequel les membres d'une culture maintiennent entre eux un certain niveau de prévisibilité dans leurs interactions et par là contribuent à la perpétuation de leur système social. Dans cette perspective, un acte communicatif peut aussi bien se dérouler en quelques secondes (un geste, un sourire) qu'en quelques générations (phénomène de parenté, de mobilité sociale). L'analyse du cas d'une institution résidentielle à finalité communautaire permet d'entrevoir la possibilité d'une communication intégrative intergénérationnelle fondée sur une certaine disposition architecturale.